

SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE.

SÉANCE DU 14 MAI 1858.

PRÉSIDENTE DE M. LE COMTE JAUBERT.

M. de Schœnefeld, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance du 23 avril, dont la rédaction est adoptée.

Par suite des présentations faites dans la dernière séance, M. le Président proclame l'admission de :

MM. OZANON (Charles), place Louis XVI, 14, à Lyon, présenté par MM. C. Billot et de Schœnefeld.

MOYSANT, docteur en médecine, à Neuvy-le-Roy (Indre-et-Loire), présenté par MM. Foville et Viaud-Grandmarais.

SALZE (Félix) neveu, rue du Jardin des Plantes, 42, à Marseille, présenté par MM. Derbès et Giraudy.

DUCOUDRAY-BOURGAULT fils, à Nantes, présenté par MM. Boissudal et de Schœnefeld.

M. le Président annonce en outre deux nouvelles présentations.

M. J. Gay, vice-président, s'exprime de la manière suivante :

Messieurs, l'Académie des sciences vient de recevoir au nombre de ses membres quelqu'un qui nous touche de très près, quelqu'un qui a manifesté son zèle pour notre Société en vingt occasions, et qui depuis plusieurs mois préside nos séances avec ce tact et cette urbanité que peut seule donner une longue pratique des assemblées délibérantes. Messieurs, je crois être l'organe de vous tous en adressant à M. le comte Jaubert les félicitations de notre Société. L'honneur justement mérité qui lui arrive est un honneur pour nous, puisqu'il s'adresse à notre président. Nous comptons déjà dans notre sein les six membres de la section de botanique de l'Institut, plus un membre de la section d'économie rurale, plus deux académiciens libres. L'Institut prend parmi nous un autre académicien libre; témoignons au nouvel élu

combien nous sommes sensibles à l'honneur qui lui est fait et à celui qui en résulte pour nous-mêmes.

L'assemblée confirme les paroles de M. Gay par des applaudissements unanimes.

Dons faits à la Société :

1° Par M. Baillon :

Examen des genres qui composent l'ordre des Antidesmées.

2° Par M. Duchartre :

Observations sur la transpiration des plantes pendant la nuit.

Recherches sur les rapports des plantes avec la rosée.

3° De la part de M. Lagrèze-Fossat, de Moissac :

Note sur une tortue fossile.

4° De la part de M. Doumet, de Cette :

Rapport fait au Corps législatif pour l'acquisition de la collection de M. A. d'Orbigny.

5° De la part de M. J.-B. Verlot, de Grenoble :

Note sur l'Asphodelus ramosus.

6° De la part de M. Victor Bally :

Notice historique sur la vie et les travaux de Villar.

7° De la part de la Société d'histoire naturelle de Giessen :

Cinquième rapport de cette Société.

8° En échange du Bulletin de la Société :

Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, tome quatrième (1857).

L'Institut, avril et mai 1858, trois numéros.

A propos du don fait par M. Verlot de sa brochure sur l'*Asphodelus ramosus*, M. J. Gay présente les observations suivantes :

Dans une communication faite à notre Société, pendant sa session extraordinaire à Montpellier, le 12 juin 1857, j'ai parlé de trois espèces d'Asphodèles, réunies en une même section sous les noms d'*albus*, *microcarpus* et *cerasiferus* (1). Après les avoir définies sommairement comme groupe et comme espèces, j'ai exposé avec détail le rôle géographique que chacune

(1) Voyez le Bulletin, t. IV, p. 607 et suiv.

d'elles jouait sur le sol, éclairé que j'étais sur ce point par de nombreux matériaux, secs ou vivants, recueillis de toutes parts, de la France comme de l'étranger.

Traitant en particulier de l'*Asphod. cerasiferus*, j'ai dit qu'il croissait aux environs de Grenoble, et j'ai indiqué cette localité comme la seule du territoire français où la plante eût été observée en dehors de la région des Oliviers, mais là avec quelques légères différences que j'avais soin de noter.

Dans la brochure qu'il nous adresse, M. Verlot, jardinier en chef directeur du jardin botanique de Grenoble, conteste cette appréciation de la plante grenobloise; la plante, suivant lui, est spécifiquement distincte de l'*Asphod. cerasiferus*, et il la décrit sous le nouveau nom d'*Asphod. Villarsii*.

Nombreux sont les caractères sur lesquels M. Verlot appuie cette manière de voir. Mais je suis obligé de dire que la plupart sont tout à fait insignifiants pour qui a pu, comme moi, juger les choses en grand, dégagé des illusions que peuvent faire naître deux seules touffes cultivées l'une à côté de l'autre dans un seul jardin, circonstances restreintes dans lesquelles les différences les mieux observées ne tiennent souvent qu'à l'individu.

Deux des caractères indiqués par M. Verlot méritent pourtant d'être discutés.

Suivant M. Verlot, les feuilles seraient persistantes dans l'*Asphod. cerasiferus* du Midi, tandis que la plante de Grenoble perdrait ses feuilles tous les ans, pour ne les renouveler qu'au printemps. Mais, d'abord, il n'est pas exact de dire que la plante du Midi conserve ses feuilles toute l'année. La seule chose qui soit vraie, c'est qu'après avoir perdu ses feuilles après fructification accomplie, elle rentre en végétation dès l'automne, comme font beaucoup de plantes vivaces du bassin de la Méditerranée qui n'ont jamais à se précautionner contre un hiver rigoureux. J'ai vu cela de mes propres yeux, l'année dernière, après fructification, dans les garrigues de Mireval près Montpellier, et ce qui est vrai de la plante spontanée l'est également de la plante cultivée, lorsqu'elle a été récemment transportée dans un climat plus froid. Mais il n'en est plus de même de la plante anciennement introduite dans un jardin du Nord. Celle-là s'est insensiblement modifiée suivant les exigences du climat, et, après avoir graduellement reculé le moment de sa renaissance, elle a fini par ne plus entrer en végétation qu'au printemps, comme font la plupart des espèces du même climat boréal. C'est ce que montrent parfaitement, à Paris, les anciens pieds de l'*Asphod. cerasiferus* cultivés tant à l'école du Jardin des plantes qu'au jardin de la Faculté de médecine, comparés aux pieds d'ailleurs très semblables, mais d'une introduction plus récente, qu'on peut voir dans un des carrés des plantes vivaces du même Muséum d'histoire naturelle.

L'autre caractère dont je veux parler et que signale M. Verlot, est tiré

de la couleur des bractées, noirâtre dans la plante de Grenoble (comme elle l'est dans l'*Asphod. albus*), pâle et fauve dans celle des bords de la Méditerranée. Grâce à M. Verlot, qui m'a libéralement fourni pendant deux années consécutives les matériaux vivants dont j'avais besoin pour cette partie de mes études, je connaissais parfaitement cette différence des deux plantes, et j'ai eu grand soin de l'indiquer (*Ann. sc. nat.*, 4^e série, tom. VII, p. 132. *Bullet. Soc. bot. de Fr.*, tom. IV, p. 611). Elle n'est point sans importance, et c'est à cause d'elle que, dans ma monographie encore inédite de l'*Asphodèle* et des genres voisins, je distingue depuis longtemps la plante de Grenoble comme *var. β* de l'*Asphod. cerasiferus*. Mais je persiste à croire, comme je l'ai dit expressément l'année dernière, qu'on ne doit pas attacher une valeur spécifique à ce caractère, non plus qu'à celui des fruits un peu moins gros qui, dès cette époque, avaient aussi fixé mon attention.

Telle étant ma conviction, je ne saurais admettre comme une espèce distincte l'*Asphod. Villarsii* de M. Verlot, et je serai obligé de le rapporter comme synonyme à mon *Asphod. cerasiferus β intermedius*, comme j'ai déjà rapporté à l'*Asphod. albus* un autre congénère dauphinois, l'*Asphod. subalpinus* Gren., ce que j'ai fait après étude consciencieuse des matériaux que M. Verlot lui-même avait bien voulu m'envoyer.

M. Gay donne ensuite des nouvelles du voyage de M. Cosson :

M. Cosson, poursuivant avec plusieurs compagnons de voyage sa cinquième exploration botanique de l'Algérie, était parti de Biskra le 3 avril; arrivé à Tuggurt le 22 du même mois, il s'y trouvait encore le 25. Le voyage avait été jusque-là des plus heureux, favorisé par le ciel, avec une température d'au plus 35 degrés, favorisé au suprême degré par l'autorité militaire française, favorisé encore par la sécurité complète des oasis traversées et par l'empressement des chefs arabes à accueillir les savants étrangers par des fêtes et des festins. A Tuggurt, M. Cosson se trouvait bien près du 33° de latitude, et ce n'était point encore le terme de sa course vers le Sud. Il se rendait à Ouargla, au S.-S.-O. de Tuggurt, où, par 32° environ de latitude (à peu près comme Mogador, Maroc et Alexandrie), se trouvent la limite naturelle de l'Algérie et l'extrémité sud de l'occupation française, confinant au Grand-Désert. Après avoir visité cette frontière, M. Cosson devait se diriger au N.-N.-O. pour regagner le Tell, en passant par El Aghouat, lat. 34°, où il espérait pouvoir arriver le 15 mai. Tel était le plan de voyage, déjà à moitié accompli, de M. Cosson et de ses intrépides compagnons de route. Il s'agit ici de l'exploration botanique sérieuse d'un vaste triangle du Sahara algérien, resté jusqu'ici à peu près totalement inconnu sous ce rapport. Dieu veuille que l'entreprise soit couronnée d'un

plein succès! Dieu le veuille pour l'honneur de la botanique française et pour la légitime gloire de notre excellent confrère!

MM. les Secrétaires donnent lecture des communications suivantes, adressées à la Société :

LETTRE DE M. PARIS

A M. le président de la Société Botanique de France.

Besançon, 1^{er} mai 1858.

Monsieur le Président,

Le Bulletin de la Société Botanique de France (t. III, p. 736), en rendant compte du retour en Angleterre de M. Harvey, ajoute :

« Le savant algologue anglais a ainsi donné le premier exemple d'une exploration faite sur une portion considérable de la surface du globe, par un homme spécial, pour y rechercher des végétaux d'un seul groupe naturel. »

L'auteur de cette remarque a commis, bien involontairement sans doute, une inexactitude qu'il me permettra de rectifier. Notre pays, Monsieur le Président, n'a rien à envier aux autres, qu'il s'agisse de savants distingués, de naturalistes intrépides, ou de généraux illustres. Il existe en France un homme dont le mérite n'est égalé que par la bienveillance et la modestie, un homme que les géologues regardent comme un de leurs maîtres, que le prince de Canino considérait comme le premier des ornithologistes; et lorsque j'aurai ajouté qu'il a au moins autant fait pour la bryologie que M. Harvey pour l'étude des Algues, je ne doute point qu'une voix qui fait autorité en pareille matière, celle du vénérable doyen des cryptogamistes de Paris, M. Montagne, ne s'élève pour dire qu'à plusieurs reprises, le conservateur du musée de Strasbourg, M. W.-P. Schimper, a parcouru toutes les parties les plus importantes de la Suisse, le Valais, le Jura, les Alpes bernoises, les Grisons, la Valteline; qu'il a fait divers voyages en Tyrol, au pays de Salzbourg, en Carinthie, dans les Alpes de Bavière et dans tout le reste de l'Allemagne; qu'il a vu la Hollande, l'Angleterre, la Norvège et la Suède; que depuis Gefle (sur le golfe de Bothnie), il a fait une pointe de plus de 200 lieues en Laponie pour la seule recherche du *Splachnum rubrum*; qu'il a exploré la Sierra Nevada, la Sierra Morena, une grande partie de l'Espagne, les Pyrénées, etc. — Je ne fixerai point le nombre des espèces nouvelles dont la science bryologique est redevable aux voyages de M. Schimper; je dirai seulement que, dans les seules Alpes de Norvège, il a découvert 24 Mousses inconnues jusque-là, dont un certain nombre n'ont pu être retrouvées par les explorateurs pourtant si consciencieux que la Suède envoie chaque année dans la Laponie.

Tous les botanistes qui ont parcouru quelque-une des grandes chaînes de